This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ATTILA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. HYPPOLYTE BIS.

Représentée pour la première fois sur le second Théâtre-Français, le 26 avril 1822.

BRUXELLES,

ARNOLD LACROSSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 1015.

1822.

NS 3E-a. 15 (2)

Vet. Fr. III E 791

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
24 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

N. B. Les vers marqués par des guillemets ont été retranchés à la représentation pour hâter la marche de l'ouvrage. Un astérisque désigne ceux supprimés par la première censure ; deux astérisques, ceux supprimés par la seconde ; trois astérisques, ceux supprimés par la troisième. On a rejeté à la fin de l'ouvrage les vers qui remplacent ceux dont la suppression a été ordonnée.

PERSONNAGES.	MM.
ATTILA, roi des Huns.	JOANNY.
MÉROVÉE, roi des Francs.	DAVID.
VIGILIUS, ambassadeur de l'empire d'Orient.	ÉRIC-BERNARD.
MARCOMIR, frère aîné de Mérovée.	ALPHONSE GENIEZ.
MARCUS, fille de Vigilius.	PROVOST.
ARDARIC, roi de Gépides.	AUGUSTE.
GENEVIÈVE.	Mlle GEORGES.
ELPHÈGE, épouse de Mérovée.	Mlle GUÉRIN.
ROIS BARBARES, SOLDATS HUNS.	
GUERRIERS FRANCS, BARDES, etc.	

La scène se passe aux champs Catalauniques. Le théâtre représente la tente du roi des Huns, où se trouvent un trophée d'armes, quelques drapeaux et des siéges en bois grossièrement travaillés.

Dans le fond, on voit le camp des Huns, dont les tentes bordent la Marne; et au-delà du fleuve, le camp des Francs et des Romains.

ATTILA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIGILIUS, MARCUS.

MARCUS.

Du plus puissant des rois voici donc l'humble tente?
Que la simplicité m'en paraît insultante!
Les chefs qui du tyran guident les légions
Sont gorgés des trésors de trente nations :
Leurs immenses palais, dans leur magnificence,
Rivalisent d'éclat avec Rome et Byzance;
Leur faste éblouissant fatigue tous les yeux;
Tandis qu'aux champs gaulois leur maître impérieux,
Des monstres des forêts empruntant sa parure,
Habite avec orgueil sous cette tente obscure,
Et prouve qu'Attila confond, dans son dédain,
Et tout l'or de la terre, et tout le genre humain.

VIGILIUS.

Pourquoi votre courroux, bouillant comme votre âge,
N'est-il froid et muet que pour mon propre outrage?

Ami de Théodose, et son ambassadeur,
A ce rang de mon nom j'ajoute la splendeur;
Et depuis plus d'un mois, refusant de m'entendre,
Attila jusqu'à nous n'a point daigné descendre.
Ainsi, foulant aux pieds les plus augustes droits,
Il me traite, mon fils, comme il traite les rois.
Aujourd'hui cependant, las de son mépris même,
M'honorant tout à coup d'une faveur suprême,
Dans sa tente Attila mande Vigilius;
J'accours, il est absent : c'est un affront de plus.
Eh! que peut respecter un conquérant barbare,
Qui d'un titre effroyable impudemment se pare;
Qui, dès qu'il voit briller une femme à sa cour,
Rugit, et sent du tigre et la rage et l'amour;
Qui croit, dans son coupable et sauvage délire,
Jusqu'aux plaines du ciel étendre son empire;
Qui, le fer à la main, moissonne les mortels;
Insulte au Dieu vivant jusque sur ses autels;
Aux rêves des devins prête une oreille avide;
Quelquefois magnanime, et plus souvent perfide,
Punit l'assassinat de son glaive assassin;
S'apprête à vous frapper quand il vous tend la main;
Pardonne, s'il méprise; immole, s'il estime;
Et, franchissant d'un pas tous les degrés du crime,
N'occupe seul un trône, autrefois partagé,
Que tout couvert du sang de son frère égorgé?

MARCUS.

Oui, voilà le fléau que Dieu, dans sa colère
Du séjour de la foudre a jeté sur la terre.
Un immense désert suit ses pas dévorans;
Tout périrait sous lui, sans la valeur des Francs.

Ce peuple voyageur, qu'arrête ici sa gloire,
Que poussa vers ces bords le flot de la victoire,
Al'honneur seul pour maître, et pour guide un grand roi,
Mérovée; à ce nom la terre est sans effroi.
Son bras, cher aux humains, à leur cause fidèle,
Suffit pour raffermir le monde qui chancelle.
Quand j'admirai ce prince au palais des Césars,
Sur lui Rome surprise attachait ses regards.
Son air majestueux, sa superbe jeunesse,
Dans ses mœurs, je ne sais quelle noble rudesse,
Tout, par une flatteuse et douce illusion,
Semblait rendre à nos vœux César ou Scipion;
En sauvant l'univers, son heureuse vaillance
Saura bien mieux encor prouver la ressemblance.
Il vaincra.

VIGILIUS.

Cependant, s'il ne triomphait pas?
Ce jour doit éclairer le plus grand des combats;
Il faut que tout périsse ou que l'oppresseur tombe,
Mon fils, et le poignard peut seul ouvrir sa tombe

MARCUS.

Les Français le vaincront: croyez-en leurs exploits.

VIGILIUS.

Les Romains d'Orient l'ont essayé trois fois;
Et trois fois, menaçant l'empire du Bosphore,
Attila nous vendit la paix qui nous dévore.
De la Chine, il s'élance aux bords du Tanaïs;
Vingt peuples sous ses pieds courbent leurs fronts soumis;
Il les arme, il s'avance, il foule avec audace
Les champs de l'Illyrie, et les plaines du Dace,

Et le sol des héros, encore empreint des pas
D'Achille, d'Alexandre et de Léonidas.
Le Danube le voit vainqueur des Thermopyles;
Le Rhin, à son aspect, roule des flots dociles;
Le Germain suit ses lois; tout cède, et devant lui
Peut-être que César, César même aurait fui.
Qui donc nous sauvera, si le fer des batailles
Doit seul hâter pour lui le jour des funérailles?
Serait-ce Mérovée et son peuple naissant,
De Rome en son déclin allié menaçant,
Dont la valeur me plaît, dont le pouvoir me blesse;
Lui qui ne s'éleva que sur notre faiblesse?
De Valentinien seraient-ce les soldats,
Alors que l'aigle pèse à leurs débiles bras?
Ætius, leur consul, est seul digne de Rome,
Mais, pour vaincre Attila, c'est trop peu d'un grand homme
Théodose le sait; des murs de Constantin
Il commande; et son ordre est celui du destin.
Je vais faire parler et l'Empire et le Monde;
Il faut que le tyran m'entende et me réponde.
S'il refuse la paix à la menace, à l'or;
Si vers Rome ou Lutèce il fait un pas encor,
Je le suis, sous l'armure et le nom d'un Gépide,
Dans ce même combat où son malheur le guide.
Comme une tour superbe, au plus fort du danger,
Je le vois qui domine, et fier de l'assiéger,
Vengeur impétueux du Bosphore et du Tibre,
Je le heurte, il s'écroule, et l'Univers est libre!

MARCUS.

Retenez, retenez ces transports et ces cris:
Un geste, un mot nous perd.

VIGILIUS.

Connaissez tout, mon fils.
Huit jours sont écoulés depuis que sur ces rives
Ardaric triomphant amena deux captives.
L'une, le front brillant d'audace et de beauté,
D'un auguste bandeau soutenait la fierté,
Et des abeilles d'or, symbole de puissance,
De la reine des Francs révélaient la présence.
De l'autre, quelques fleurs ornaient les traits touchans;
Sa main tenait encor la houlette des champs;
Bien qu'elle eût pour tout sceptre une arme pastorale,
Peut-être elle éclipsait la majesté royale.
Sereins comme un beau jour, ses yeux, ses chastes yeux
Réfléchissaient l'azur et le calme des cieux.
A son aspect superbe, à sa marche imposante,
Rome, idolâtre encore, ou la Grèce naissante,
Ignorant comme moi sa fortune et son nom,
L'aurait prise à la fois pour Minerve et Junon.
Tout à coup son regard brûle et sur moi s'arrête :
C'est l'éclair prophétique annonçant la tempête;
Et pourtant, à travers ce regard irrité,
Comme un rayon divin, brille encor la bonté.
Je veux fuir, je ne puis. La bergère s'approche,
Et, mêlant la candeur et le charme au reproche,
Son cœur descend ainsi dans l'abîme du mien :
Vous méditez un crime et vous êtes chrétien?
A ces mots, lentement elle reprend sa place.
Et moi, jusqu'au péril élevant mon audace,
Croyant le camp français rempli de mon dessein,
J'osai, pour retenir le secret dans son sein,
Confirmer à ce peuple, où votre espoir se fonde,
Qu'en ce jour renaîtrait la liberté du monde.

MARCUS.

Mérovée est instruit! Dieu! que m'apprenez-vous?

VIGILIUS.

Cet aveu le contraint à seconder nos coups.

MARCUS.

Qui vous répond de lui?

VIGILIUS.

Le salut de la France.

MARCUS.

Quel traité vous unit?

VIGILIUS.

Le plus sûr, la vengeance.

MARCUS.

Quel gage maintiendra ce traité hasardeux?

VIGILIUS.

La haine qu'Attila nous inspire à tous deux.

MARCUS.

Mon père vous m'aimez; j'ai des droits sur votre ame;
Loin de nous ce complot, cette funeste trame,
Ou de votre pitié j'implore le trépas;
Frappez; à votre honneur je ne survivrai pas!

VIGILIUS.

A sauver les humains faut-il que je renonce!..,
On vient : c'est Attila; ma haine me l'annonce.

(Marcus part désespéré à un signe de son père.)

SCÈNE II.

ATTILA, ARDARIC, VIGILIUS, GARDES.

ATTILA, *à Ardaric.*

Douze jours sans combats apportent trop d'ennui :
C'est le glaive à la main, que je traite aujourd'hui.
Dis à l'ambassadeur que la France m'envoie
Qu'il parte, et que mon camp jamais ne le revoie.

VIGILIUS.

L'ambassadeur romain depuis long-temps, seigneur,
D'être admis à vos pieds sollicitait l'honneur :
Il vient pour implorer le repos de la terre.

ATTILA.

L'ambassadeur romain doit attendre, et se taire;
D'autres souffrent l'audace, et moi je la punis.

ARDARIC (*à demi-voix.*)

Prince, cet étranger, ce Franc que tu bannis,
Parle d'un grand secret qu'il s'obstine à t'apprendre;
Dont tes jours.....

ATTILA.

Ardaric, je ne veux pas l'entendre;
Qu'il parte!

ARDARIC.

Eh que veux-tu qu'il redise à son roi?

ATTILA.

Que le destin du monde est de fléchir sous moi.

SCÈNE III.

ATTILA, VIGILIUS, GARDES.

ATTILA, *à Vigilius.*

Sans doute tu le sais; tous les Romains le savent;
Ætius cependant et ses soldats me bravent.
De la Gaule tremblante imprudens protecteurs,
Ils traînent chez les Francs leurs aigles déserteurs,
Et ravalent si bas la dignité romaine,
Que le Tibre en esclave obéit à la Seine.

VIGILIUS.

Ætius est consul, adoré des soldats,
Et son empereur seul peut désarmer son bras.

ATTILA.

Ah! qu'il s'en garde bien. Tout en vengeant l'empire,
C'est à vaincre Ætius que ma valeur aspire.

VIGILIUS.

Mais pourquoi le combattre? à l'empire allié,
Votre trône, du monde écrase la moitié;
Et vous foulez la Gaule, et vous offensez Rome,
En voulant lui ravir ce présent d'un grand homme;
Et vous avez promis aux Scythes menaçans
De détruire en dix jours ce qu'il prit en dix ans.

ATTILA.

J'y compte; et j'attendais de Rome et de Byzance,
Au lieu d'un vain courroux, quelque reconnaissance.
Ainsi, des empereurs les foudres gronderont,
Si j'ose ici venger leur éclatant affront.

La Gaule était leur bien; mais l'ont-ils conservée?
Est-ce de leur aveu qu'y règne Mérovée?
D'Orléans à Cambrai, de Cologne à Paris,
Sa bannière est debout sur votre aigle en débris.
D'une errante tribu la Gaule est la conquête :
Et quand le déshonneur pèse sur votre tête,
Quand le Franc vous dépouille, au lieu de le punir,
Avec lui, contre moi, vous allez vous unir?
Pour vous, Romains, l'opprobre est donc le bien suprême.
Mais moi je défendrai Rome contre elle-même.

VIGILIUS.

Byzance, en ces débats, garde un profond repos;
Vainement Mérovée appela nos drapeaux.

ATTILA.

Que ce soldat d'un jour a de droits à ma haine!
Il m'attend; il me brave en hardi capitaine;
Et pour avoir vu fuir quelques lâches Romains,
Il croit le sort du monde, et le mien, dans ses mains.
Je briserai bientôt son sceptre et son audace.

VIGILIUS.

Mais ce sceptre est promis à l'aîné de sa race,
Au fougueux Marcomir, qui, des Francs dédaigné,
Tomba du rang des rois sans même avoir régné;
Et qui, dans vos états, traînant son impuissance,
Contre Rome et Lutèce arma votre vaillance.
Ennemi de l'Empire, il marche dans vos rangs;
Et non content, seigneur, d'être un jour roi des Francs,
Au trône des Césars il ose aussi prétendre.

ATTILA.

Qu'ont à craindre les rois que je daigne défendre?

Va, ce digne artisan de complots ténébreux
Perd son frère, son peuple, et se perd avec eux.

VIGILIUS.

Rome adopta les Francs; fiers comme nos ancêtres,
Ils semblaient nous offrir des appuis.....

ATTILA.

Dis des maîtres.
Ou Français, ou Gaulois, les soldats de Brennus,
Jusqu'au Tibre étonné jadis sont parvenus;
Et peut-être plus tard, leurs neveux intrépides
Iraient graver leur gloire au front des Pyramides.
Sans lendemain pour eux, ce jour, à leurs fureurs
Arrachera l'empire et les deux empereurs.
Reporte en Orient ce que ma voix t'annonce.

VIGILIUS.

Seigneur..... mais si la guerre était notre réponse?

ATTILA.

La guerre!

VIGILIUS.

Si Byzance, en prévenant vos coups,
Avec Rome et Paris s'unissait contre vous,
Peut-être votre front perdrait quelques couronnes.
Pardonnez-moi si j'ose.....

ATTILA.

En effet, tu m'étonnes;
Je t'entends, et tu vis!

VIGILIUS.

Quoi! vous menacez!.....

ATTILA.

Toi!

VIGILIUS.

Vous voyez devant vous l'ambassadeur d'un roi.

ATTILA.

***Ces obscurs souverains qu'un coin du monde encense
Revendiqueraient-ils les droits de la puissance;
Eux, qui n'ont usurpé ses nobles attributs
Que pour me fatiguer à force de tributs?
Ce Valentinien, perdu dans la mollesse,
Aux combats a toujours dérobé sa faiblesse.
Son peuple, dans un camp, ne l'aperçut jamais.
Vil captif d'une femme, esclave en son palais,
De l'Empire, à sa mère il a jeté les rênes;
Ce fardeau l'accablait; il se plaît dans ses chaînes.
Et ces Romains, jadis forcenés citoyens,
Au lieu de secouer, de briser leurs liens,
Adorant en silence un si honteux servage,
Semblent dégénérer même de l'esclavage.
L'empereur Théodose, en son abaissement,
A su trouver un joug encor plus infamant.
A la honte des rois, des peuples de l'aurore,
Un Eunuque préside aux destins du Bosphore,
Crysaphe, que la terre, en son mâle dédain,
Comme un monstre odieux, met hors du genre humain.
Ce même Théodose, en son aveugle rage,
Par des assassinats entretint son courage;
Jaloux de ses guerriers, de ses amis jaloux,
Il frappa comme maître, et frappa comme époux;
Et toujours par le meurtre il obtint la victoire
Sur ses rivaux d'amour, et ses rivaux de gloire.

Voilà, voilà tes chefs dans toute leur grandeur;
Juge alors de quel prix est leur ambassadeur?

VIGILIUS.

Ainsi, vous les perdrez?

ATTILA.

Peut-être le devrais-je;
Mais qu'ils ne craignent rien, mon mépris les protége.
D'ailleurs, le peuple-roi mérite des tyrans;
Je les oublie, et vais exterminer les Francs.
Toi, pars!

VIGILIUS.

J'obéirai, seigneur.....

ATTILA.

A l'instant même.

(Ici entrent Ardaric et Marcomir.)

VIGILIUS.

Je ne puis que fléchir sous votre ordre suprême,
Mais pourquoi refuser un seul jour à mes vœux?

ATTILA.

Téméraire! pourquoi? Je te l'ai dit : Je veux.
L'ambassadeur, soldats, nous quitte avant une heure;
Il ne l'est plus, s'il reste.

VIGILIUS.

(A part.)
Adieu..... Va, je demeure.

SCÈNE IV.

ATTILA, MARCOMIR, ARDARIC.

ARDARIC.

C'est Marcomir; Soissons vient de tomber sous lui.

MARCOMIR.

J'accours, prince, espérant encor vaincre aujourd'hui.

ATTILA.

Français, nous t'attendions à l'heure des batailles;
Quel brave, le premier gravissant les murailles,
Ouvrit à mes soldats le sentier de l'honneur?

MARCOMIR.

Je marchais à leur tête, ils m'ont suivi, seigneur.

ATTILA.

Mon amitié te doit un gage inviolable!
Prends ma main!

MARCOMIR.

Désormais, je suis invulnérable.

ATTILA.

Ami, le croirais-tu? L'ambassadeur romain
Voulait de tes états me fermer le chemin,
Nous ravir les lauriers que notre fer moissonne,
Priver mon front de gloire, et le tien de couronne;
Au trône qui t'appelle, et que tu ressaisis,
Laisser le ravisseur insolemment assis,
Et nous voir démentir, pour plaire au Capitole,
Marcomir sa constance, Attila sa parole.

Mais il sait que demain deux peuples de héros,
Les Scythes et les Francs, confondront leurs drapeaux;
Qu'effaçant des humains la honte héréditaire,
Dans Rome tout en feu nous vengerons la terre;
Et que Byzance même, en s'écroulant d'effroi,
Ne laissera debout que Marcomir et moi.

(Signe de surprise d'Ardaric.)

MARCOMIR.

Qu'il me tarde d'unir la justice et la gloire,
Les droits de ma naissance et ceux de la victoire.
Arsenne, de mon frère assidu confident,
Qui, pour mieux me servir le flatte en le perdant,
M'apprend que des soupçons, nés parmi les rebelles,
S'attachent aux Français, qui me restent fidèles;
Et qu'un jour de retard peut les désarmer tous,
Les perdre, ou les forcer à triompher sans nous.
Ordonnez, et ce fer, vengeur de mon injure,
Brisera sans pitié les nœuds de la nature.
Mais bien qu'en les rompant un traître m'ait proscrit,
Je le respecte encor, dans l'objet qu'il chérit.
Ton camp retient, dit-on, son épouse craintive,
Je ne vois plus la reine, et plains ma sœur captive;
Délivre-la, Seigneur.

ATTILA.

Penses-tu me fléchir?

MARCOMIR.

Oui, des fers d'Attila j'espère l'affranchir;
Rends-lui la liberté, ses gardes, son cortége.

ATTILA.

Je ne puis.

MARCOMIR.

Avec moi, tout parle pour Elphège,
Sa jeunesse, ses pleurs, ses grâces, sa vertu,
Sa beauté si touchante.....

ATTILA.

Elle est belle, dis-tu?....
Elle est libre!

ARDARIC.

Qu'entends-je?

ATTILA (*à part.*)

Ah! loin de moi ces femmes;
Qui de lâches ardeurs empoisonnent nos âmes;
Qui, dans leur noble germe, étouffent les exploits,
Et domptent d'un coup d'œil le vainqueur de cent rois;
Je n'ai que trop connu leur dangereux prestige!

ARDARIC.

Ainsi donc, tu consens....

ATTILA.

Elle est libre, te dis-je.
Et si les Francs captifs qui protégeaient ses pas
Ont cédé sans combattre....

MARCOMIR.

Ah! tu ne le crois pas!

ATTILA.

Eh bien! que de ton frère ils servent la querelle.
Plus il est d'ennemis, plus la victoire est belle.

ARDARIC

A ce nouveau pardon mon esprit étonné,
Prince.....

ATTILA.

Je sers ma gloire, et n'ai point pardonné.
J'en atteste, Ardaric, cette femme aux oracles,
Dont je prétends punir les insolens miracles.

MARCOMIR.

Quoi, seigneur....

ATTILA.

Effrayés du sort de mes captifs,
Les Francs, hors de Lutèce erraient à pas craintifs;
Geneviève leur parle, et l'épouvante cesse.
En face d'Attila, rien ne trouble Lutèce;
Quand au fond de l'Asie, où naît l'astre du jour,
On tremble à chaque instant, au bruit de mon retour.
Enfin, elle est ici : libre dans cette enceinte,
De l'espoir de ma chute, elle charme sa plainte.
Un seul de mes regards lui portait le trépas,
Mais ils n'ont point appris à descendre si bas.
Vainement ta pitié s'arrêterait sur elle :
Pour Elphège, ta sœur, réserve tout ton zèle;
De ses maux passagers va terminer le cours,
Mais Geneviève reste, et reste pour toujours.

SCÈNE V.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

Tantôt tu murmurais, explique-toi sans crainte.

ARDARIC.

Devant ce Marcomir ta fierté s'est contrainte.

ATTILA.

En effet; et jaloux d'un triomphe de plus,
Ami, j'ai daigné feindre avec Vigilius;
Il croit que ma pitié fera grâce à l'Empire.

ARDARIC.

Mais à le renverser devant toi l'autre aspire;
Les Francs vaincus par Rome ont-ils donc à présent....

ATTILA.

Si Rome en triompha, c'est en les divisant.
Tâchons, en imitant sa prudence élevée,
De rendre Marcomir fatal à Mérovée;
Ces frères réunis deviendraient dangereux:
Je m'arme de leur force, et la tourne contre eux.
A leur aspect, sans moi, l'Europe eût vu ses maîtres;
Les Romains ne sont plus ce qu'étaient leurs ancêtres:
Vieillis, ils n'ont gardé de leurs mœurs d'autrefois
Qu'une coupable audace à détrôner leurs rois.
Ce délassement seul les distrait de l'étude
Qu'ils font de la bassesse et de la servitude.
La couronne s'égare, et tombe sur les fronts
Que l'encens des Romains souilla de plus d'affronts.
Le soldat, qui la vend à qui se déshonore,
Égorge l'acheteur pour la revendre encore;
Et, grâce au vil trafic de ce trône à l'encan,
On marchande au forum le titre de tyran.
Pour je ne sais quel dieu, quel culte, quelle église,
Byzance, avec fureur, combat et se divise;

Le fanatisme seul y règne; et ces Romains,
Si jaloux autrefois d'opprimer les humains,
Dressent quelques autels, et sapent leurs murailles,
* Gagnent une relique, et perdent des batailles;
*** Voilà l'empire! il fut l'effroi de l'univers,
*** Il en est la risée, et croule sous ses fers.

ARDARIC.

» Mais la chute de Rome, et celle de Byzance,
» Des Francs, restés debout, accroîtront la puissance;
Et leur roi Marcomir pourra....

ATTILA.

Je le trompais.
Si Rome a mes dédains, ma haine est aux Français.
Et juge si contre eux cette haine est profonde:
Ils osent conspirer la liberté du monde!
Avec ses vieux soldats, Rome imposante encor
De ce peuple au berceau, crut arrêter l'essor;
Mais, tel l'arbre émondé plus fièrement s'élève,
Tels grandissaient les Francs sous le tranchant du glaive.
De leur religion le magique pouvoir
Leur fit présent d'un Dieu, qu'au moins ils peuvent voir:
Ils le trouvent partout; dans les eaux murmurantes,
Dans les âpres rochers, dans les lueurs errantes,
Dans les astres roulans, dans les chênes des bois;
L'aquilon est son souffle, et la foudre sa voix.
Sur le front du soleil ils découvrent sa gloire;
Leur temple est l'univers; leur culte, la victoire;
Et de la vie enfin ce peuple impatient
Combat, le front terrible, et meurt en souriant.
Il est digne de nous. Cette grande journée
Du monde chancelant fixe la destinée.

Le roi des Francs vaincu, je marche sans rivaux:
J'impose à l'Occident un éternel repos.
Refoulons-nous alors vers la Chine tremblante;
Renversons de nos mains sa muraille insolente,
L'empereur et l'Empire; et que les mêmes fers,
Joignant un pôle à l'autre, écrasent l'univers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELPHÈGE, *seule.*

L'ASTRE adoré des Francs, dans sa course ennemie,
A guidé vers ces bords les brigands de l'Asie.
Mais la vengeance approche, et demain le soleil
Oublîra de marquer l'instant de leur réveil.
Et dans leur camp fatal je me retrouve encore!
Et je dois supplier un tyran que j'abhorre!
Il le faut; mon orgueil n'a que trop combattu :
Geneviève, tes fers tomberont!

SCÈNE II.

ATTILA, ELPHÈGE.

ATTILA.

Que veux-tu?
Sans trouble, dans ma tente, oses-tu bien paraître?
Ne redoutes-tu pas..... Tu devrais me connaître,
Et savoir que fuyant un charme suborneur.....
(A part.)
Mais parle, que veux-tu?.... Qu'elle est belle!

ELPHÈGE.

Seigneur,

C'était trop peu pour vous de délivrer Elphège,
Vous lui rendez encor son valeureux cortége;
Vous voulez que son char de nouveau soit orné
Des pompes dont son rang l'avait environné;
Je suis libre, et je pars; l'autre faveur est vaine,
Je pars seule : des Francs avaient suivi leur reine
Des remparts de Lutèce au camp de mon époux;
Mais, seigneur, s'ils vivaient, serais-je devant vous?
Debout, de tels guerriers seraient peut-être à craindre :
S'ils demeuraient captifs, je ne pourrais me plaindre;
Vos fers enchaîneraient leur essor belliqueux :
Une femme pourtant vous alarme plus qu'eux?

ATTILA.

Geneviève!

ELPHÈGE.

Oui, seigneur, j'ignorais que votre ame,
En bravant tant de rois, s'effrayât d'une femme.
Qu'avec vous le malheur en son obscurité
Pût mériter l'honneur d'être persécuté;
(Coup d'œil menaçant d'Attila.)
» Hélas, dans vos regards, je lis l'arrêt funeste,
» Je m'éloigne.

ATTILA.

Demeure.....

ELPHÈGE.

On m'attend, adieu.

ATTILA.

Reste!

ELPHÈGE.

» Pourquoi donc? je suis libre : aux murs sacrés d'Isis
» Tout m'appelle, et ma gloire, et mon peuple, et mon fils.

» Rendez-les-moi, seigneur; de vous croire parjure
» Craignez que mes soupçons ne vous fassent l'injure.
» Quand même votre armée arrêterait mes pas,
» Fidèle à vos sermens....

ATTILA.

Je ne m'en souviens pas!

ELPHÈGE.

O ciel!

ATTILA.

Je dois, je veux punir tant d'artifice.
En me la rappelant, tu sers mal ta complice;
Prêtresse du mensonge, elle en porte le prix,
Ses fers sont ma réponse aux fables de Paris.
Dans ses murs, toutes deux vous luttiez de prodiges;
Toi, par tes vains attraits, elle, par ses prestiges,
D'un éclair de courage enflammant les Français,
Vous berciez leur orgueil du rêve d'un succès.

ELPHÈGE.

(Nouveau mouvement d'Attila.)

Je le promets encor.... Mon âme indépendante,
En méprisant la feinte est sans doute imprudente.
L'Asie a des flatteurs, dont les serviles voix
Nourrissent de poisons la vanité des rois;
L'Empire aussi vous craint, vous hait et vous encense;
Mais j'ai reçu des Francs mon titre et la naissance:
Vous allez les combattre, et vous pourrez juger
Qu'ils ne m'ont point appris à flatter l'étranger.

ATTILA.

Leur insolence au moins t'apprit comme on l'outrage.

ELPHÈGE.

Non; mais j'aime et je hais, comme eux, avec courage.

ATTILA.

C'est donc tout leur orgueil que leur sang t'a transmis.

ELPHÈGE.

Ah! je n'en doute pas devant leurs ennemis!

ATTILA.

Esclave!

ELPHÈGE.

Un roi parjure est-il plus qu'un esclave?
Tes dons, je les souffrais, tes rigueurs, je les brave.
Que dis-je? un sort abject, les fers les plus pesans
Sont plus doux à ce cœur que tes honteux présens.

ATTILA.

Ai-je bien entendu? non je ne puis le croire.
Avant que j'eusse appris mon nom à la victoire,
Celle qui de la terre occupait les regards,
Qui parmi ses aïeux comptait quatre Césars,
Honoria m'offrit son volontaire hommage;
Un anneau, de sa foi vint m'apporter le gage.
J'étais obscur alors; mais du fond des déserts
Mes regards affamés dévoraient l'univers.
Je dédaigne à la fois Honoria, ses charmes,
Sa dot même, l'Empire, et je saisis mes armes.
Depuis lors, à mes pieds rampe le genre humain;
Et je subirais, moi, ton superbe dédain!
Ah! lorsqu'on a reçu quelque injure profonde,
Il est doux, je le sens, d'être maître du monde.
Je veux qu'un peuple entier, de la terre effacé,
Atteste que sur lui mon courroux a passé.

ELPHÈGE.

Quel horrible dessein! qui l'inspire?...

ATTILA.

Toi même!

ELPHÈGE.

Moi! quel crime est le mien?

ATTILA.

Malheureuse, je t'aime!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *plongée dans une profonde extase, vient se placer sans rien voir entre Attila et Elphège.*

Révoque en ta bonté tes décrets menaçans,
Dieu, vois les nations et les rois pâlissans.
Dans tes brûlantes mains, qui sèment la tempête,
Retiens l'éclair captif et la foudre muette :
Et comme l'arc-en-ciel, précurseur d'un beau jour,
Fais briller un regard de clémence et d'amour.
Tu parles : des tyrans les lauriers se flétrissent;
Comme le lys des champs les rois justes fleurissent.
(En voyant Attila.)
Mais où suis-je? C'est toi. Tel le fer des moissons
Renverse les épis de sillons en sillons :
Telle aux mains des Français, dans ses élans rapides,
La hache aux deux tranchans moissonna tes Gépides.

ATTILA.

Les Gépides vaincus?

GENEVIÈVE.

Tu parais interdit.
Tu le savais déjà, je te l'avais prédit.

ATTILA (*à part.*)

En effet?..... et j'hésite à punir? par quel charme
N'ai-je point de rigueurs que sa voix ne désarme.
(Haut.)
De ce bruit mensonger révèle-moi l'auteur,
Ma justice a besoin de frapper l'imposteur;
Qu'il tombe, je t'absous.

GENEVIÈVE.

Ton bras ne peut l'atteindre.

ATTILA.

Nomme, ou crains Attila.

GENEVIÈVE.

Je ne saurais le craindre.

ATTILA.

Quand tout tremble, quand tout m'admire...

GENEVIÈVE.

Je te plains.
Si le sang des guerriers, le cri des orphelins,
Si les pleurs maternels, les ruines fumantes,
Au seul bruit de tes pas les nations errantes,
Et l'univers sous toi retournant au chaos,
Sont aux yeux fascinés d'héroïques travaux;
Moi, je n'y vois, hélas! que d'horribles misères,
Les vaincus, quels qu'ils soient, ne sont-ils pas tes frères?

ATTILA.

Je suis seul, sans parens. Dès qu'il m'ose braver,
Tout peuple doit périr : les Francs vont le prouver.

GENEVIÈVE.

Du sang des malheureux quelle soif te dévore?

ATTILA.

Lorsqu'on ne me craint pas, je veux que l'on m'abhorre.

GENEVIÈVE.

A tes souhaits mon cœur me défend d'obéir ;
Mais je te haïrais, si je pouvais haïr.

ATTILA.

Crois-tu donc qu'Attila fait des menaces vaines?
Résiste encor, tu meurs ; fléchis, je romps tes chaînes.
Qui t'a parlé? réponds.

GENEVIÈVE.

Quel est le roi des rois,
Qui précéda les jours et les temps? quelle voix
Dit au néant : Finis! dit au monde : Commence!
Au soleil : Sois! d'un souffle harmonieux, immense,
Qui féconda les champs, peupla d'êtres divers
Et la terre déserte, et l'abîme des mers;
Qui, dans la fange même appelant la pensée,
Vit cette fange inerte, immobile, glacée,
S'éveiller, se sentir, jeter les yeux sur soi,
Et marcher à ces mots : Sois homme, et lève toi!
En tous temps, en tous lieux, qui frappe nos oreilles,
Nos regards, tous nos sens, de constantes merveilles?
Quel frein retient captif ce soleil radieux
Qui nous dévorerait s'il échappait des cieux?
Qui fait rouler les flots et le torrent des âges,
Mugir les aquilons et gronder les orages?
Pour rappeler sa force à l'orgueil des pervers,
Quelle main tout-à-l'heure a pesé l'univers ;
Renversé sous nos yeux tant de cités célèbres,
D'astres inattendus parsemé les ténèbres,
Et trouvé plus léger le globe des vivans
Que la paille qui fuit sur les ailes des vents?
Eh bien, c'est cette main, prodigue de miracles,
Qui même dans les fers me traça ses oracles ;

C'est l'appui du malheur, c'est mon maître et le tien,
L'arbitre des combats et le Dieu du chrétien!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ARDARIC, GARDES.

ARDARIC.

Ton courage sommeille, et l'Univers respire;
Le dirais-je? les Francs t'en disputent l'empire.
Quinze mille guerriers, mes sujets, tes soldats
Sont morts.

ATTILA.

Il est donc vrai?

ARDARIC.

Surpris dans l'ombre, hélas!
Aux faibles murs de Reims, qu'ils ne purent défendre,
Ils sont morts, appelant pour consoler leur cendre
Le sang, le fer, la flamme et le fléau de Dieu;
En expirant, tel fut leur dernier cri d'adieu.
Du vainqueur d'un moment pour tempérer la joie,
Seigneur, à ma vengeance abandonne une proie,
Le captif qu'en tes mains livre la trahison.

ATTILA.

Quel est-il?

ARDARIC.

On se tait sur son rang et son nom.
Long-temps sur l'autre rive, insolemment tranquille,
Il s'arrête, et nos dards le trouvent immobile.
Mais ses gardes, soudain, d'un choc impétueux,
Dans la Marne, vers nous l'entraînent avec eux:

Il résiste, il combat; l'onde au loin se colore;
De son fer qui se brise il se défend encore,
Et, si sa force éteinte eût secondé son cœur,
De ses gardes peut-être il demeurait vainqueur.
J'ignore quel espoir dans ton camp les amène;
Mais en touchant ces bords ils nommèrent Arsenne,
Ce Franc qui, tu le sais, veut Marcomir pour roi;
Le reste est un secret qu'ils n'apprendront qu'à toi.

ATTILA.

Tu demandes du sang pour venger tes Gépides;
(Aux gardes.)
Soldats, à l'instant même, immolez ces perfides,
Qui pour vendre leur chef désertent leur pays.
Et puisqu'en leurs complots, trop long-temps impunis,
Ils semblaient espérer Attila pour complice,
(En remettant son glaive aux gardes.)
Que ce fer les détrompe et serve à leur supplice.
Allez!

(Les gardes sortent.)

ARDARIC.

Qu'ai-je entendu, Seigneur?

ATTILA.

Ma volonté.

ARDARIC.

Le captif.....

ATTILA.

Son courage obtient sa liberté.

ARDARIC.

Tu n'apaiseras point ici le cri des braves,
Ni le sang des héros par le sang des esclaves.

ATTILA.

M'as-tu vu quelquefois dévorer des affronts?
Parle.. Alors que crains-tu? bientôt nous combattrons;
A tes ressentimens je promets le pillage,

Les vierges de Lutèce, et dix jours de carnage.
Tandis qu'à mes genoux va tomber le captif
Sur les tentes des Francs porte un œil attentif.
Si quelque cri de guerre osait s'y faire entendre,
Ils n'auront point, crois-moi, l'ennui de nous attendre.
(A Elphège et à Geneviève qui s'éloignent.)
Voici l'étranger, sors!... et vous deux, demeurez.

SCÈNE V.

ATTILA, MÉROVÉE, GENEVIÈVE, ELPHÈGE, GARDES.

ATTILA, *à Mérovée.*

Approche.

ELPHÈGE, *tombant sur un siége et d'une voix étouffée.*

Mon époux! Je me meurs!

GENEVIÈVE, (*également à voix basse, et en montrant le ciel*).

Espérez!

ATTILA.

Qui vois-je?

MÉROVÉE.

Un ennemi.

ATTILA.

Je ne veux pas te croire.
Tous deux d'un sang illustre, épris tous deux de gloire...

MÉROVÉE.

D'un sang illustre, moi! Quel en est le garant?

ATTILA.

Ton combat. La valeur marque le premier rang.

MÉROVÉE.

Si des rois elle était l'exclusif apanage,
Tous les Francs régneraient.

ATTILA.

Tous auraient ton courage!
Leur nocturne combat m'en a mal convaincu.

MÉROVÉE.

Ils t'en convaincront mieux lorsqu'ils t'auront vaincu.

ATTILA.

Tu me menaces, toi, qui sors de la poussière!

MÉROVÉE.

Moi, soldat, je défends l'honneur de ma bannière.

ATTILA.

Pourquoi donc en mes mains des Francs t'ont-ils livré,
Si ton rang est obscur et ton nom ignoré?
J'ai trop tôt sur leurs fronts fait tomber ma justice:
Mais comme les complots elle atteint l'artifice;
Songe avant d'achever ce fatal entretien,
Que leur sang fume encore et demande le tien.
(Effroi d'Elphège remarqué d'Attila.)

MÉROVÉE.

Leur crime, de mon sort te rendrait-il l'arbitre?
Tu prétends disposer de mes jours; à quel titre?
Fus-je assez malheureux pour naître en tes états;
M'as-tu vaincu jamais au milieu des combats;
T'ai-je vendu ma foi, ma liberté, ma vie?
Tu crois qu'un nom fameux peut seul armer l'envie;
Les complots des pervers menacent tous les rangs,
Et ne s'arrêtent point sur la tête des grands.

Ils n'étaient pas Français, mes lâches adversaires;
*** C'étaient des alliés, des soldats mercenaires,
Dont je devais la haine à ma juste rigueur;
Ils cherchaient le pillage, et je cherche l'honneur!

ATTILA (*à part.*)

Plus j'écoute ce Franc, plus je regarde Elphège,
Et plus mon cœur se livre au soupçon qui l'assiège.
(Haut.)
Reine, si de ton front j'interroge l'effroi,
Il me dit que la feinte est au-dessous de toi;
Quel est cet étranger? parle, je te l'ordonne.

ELPHÈGE, *plus troublée.*

Seigneur....

ATTILA.

S'il t'intéresse, Attila lui pardonne;
Il veut tromper, mais toi, qui jamais ne trompas,
Tu vas nommer.....

ELPHÈGE, *hors d'elle-même.*

Seigneur, je ne le connais pas!

ATTILA.

(A part.)
Tu ne le connais pas! Je perce le mystère.
(Haut.)
Ce doit être sans doute un sujet bien vulgaire,
Un soldat bien obscur, puisqu'au sein des hasards,
Il n'a pu mériter un seul de tes regards.

MÉROVIE.

L'ennemi d'assez près, du moins, me vit paraître,
Pour qu'à jamais ses yeux puissent me reconnaître.

ATTILA.

Des Francs, le fol orgueil perce dans ses discours;
Presque toujours vaincus, ils menacent toujours.
Tel Clodion....

MÉROVÉE.

Arrête, et respecte un grand homme,
Qui long-temps avant toi brisa le joug de Rome,
Sut venger les affronts des peuples et des rois,
Et du monde opprimé reconquérir les droits.

ATTILA.

Un tyran est toujours loué de son esclave;
Ainsi, tu vanterais l'insensé qui me brave,
Ce Mérovée....

MÉROVÉE.

Il vit, il peut te résister.
*** Mais Clodion est mort; tu le dois respecter.
C'est encore avant toi que ce chef magnanime,
Debout, sur son esquif, du Rhin franchit l'abîme,
Et parut en vainqueur au milieu des Gaulois;
Ils attendaient ses fers, il leur donna des lois.

ATTILA.

Epargner des vaincus, c'est prouver sa faiblesse;
Descendre à leur néant, c'est flétrir sa noblesse.

MÉROVÉE.

Attila!

ATTILA.

Clodion, malgré tous ses hauts faits,
Mendia des Romains une honteuse paix.

MÉROVÉE.

Attila!.....

ATTILA.

Contre moi quelle fureur t'emporte?
Mesure ta faiblesse et mon pouvoir.

MÉROVÉE.

N'importe.

ATTILA.

Les Francs déshonorés, vaincus.....

MÉROVÉE.

N'achève pas,
Te dis-je!

ATTILA.

Que veux-tu, malheureux?

MÉROVÉE.

Ton trépas!
Qu'on me rende mon glaive, et bientôt ta furie
Cessera d'outrager mon père et ma patrie.
Tu vois le roi des Francs, le fils de Clodion!

ATTILA, *froidement.*

Je savais le moyen de t'arracher ton nom.

MÉROVÉE.

Elphège!

ELPHÈGE, *s'avançant vers Mérovée.*

Cher époux, que d'infortune!

ATTILA, *l'arrêtant.*

Reine!

ELPHÈGE.

Ciel!

MÉROVÉE.

Le sang du vainqueur du moins rougit ta chaîne.

Mais moi, qu'on a trahi pour plaire à Marcomir,
De ce sang odieux je n'ai pu me couvrir.
(A Attila.)
Puisque mon nom pour toi cesse d'être un mystère,
Je reprends avec lui mon rang, mon caractère,
La fierté qui convient aux guerriers malheureux :
La terre nous écoute et juge entre nous deux.
Crois-tu tous les humains créés pour l'esclavage ;
Crois-tu les Francs surpris de ta valeur sauvage ;
Crois-tu, comme le Ciel, ordonner de leur sort ;
Crois-tu, dis-moi, crois-tu qu'ils redoutent la mort?
Que veux-tu donc? Périr, ou régner sur des tombes,
Car nous l'avons juré : nous tombons, ou tu tombes!

ATTILA.

Malheur aux Francs! quand même ils vaincraient aujourd'hui
Un homme tel que moi perd le monde avec lui.
Mais tu ne verras point ma chute ou ma victoire.

ELPHÈGE.

C'en est donc fait!

GENEVIÈVE.

Poursuis, mets le comble à ta gloire:
Ta ruine est jurée; un poignard assassin
Doit, au prochain combat, s'enfoncer dans ton sein;
(En montrant Mérovée.)
Il t'en instruit, te sauve, et toi tu te disposes
A lui donner la mort; donne-la, si tu l'oses!

ATTILA.

Un Sicambre peut-il s'élever jusque-là?

MÉROVÉE.

Oui, je suis Mérovée, et je sauve Attila.
De mon ambassadeur toi-même as dû l'apprendre.

ATTILA.

Tu ne demandes pas si j'ai daigné l'entendre?
Mais ma chute rangeait l'Univers sous ta loi.

MÉROVÉE.

Combattre en assassin n'est pas combattre en roi.

ATTILA.

Qui trama?....

MÉROVÉE.

Je ne sais.

ATTILA.

Le coup part de Byzance.
Les lâches! ton trépas servirait ma puissance;
Cependant dis un mot, et loin de tes états
Je cours porter la foudre et l'horreur des combats.
Sois roi, sois libre; ainsi j'honore le courage.
Mais il faut qu'à l'instant ta voix me rende hommage;
Dis : Je suis vaincu.

MÉROVÉE.

Moi!

ATTILA.

Tu l'es, tu dois fléchir.

MÉROVÉE.

Prends ton fer, rends-le mien; et fais-m'en convenir!

ATTILA.

(A part.)
Son indomptable orgueil m'était connu d'avance,
Et je ne craignais rien de ma reconnaissance.
(Haut.)
Tu resteras captif!

MÉROVÉE.

Sous des fers étrangers
Le Franc garde l'honneur, et les trouve légers.

ATTILA.

(En désignant Mérovée et Elphège.)

Sors à l'instant! Soldats, séparez ces esclaves!

SCÈNE VI.

ATTILA, GENEVIÈVE.

ATTILA.

Geneviève, où sont donc ces magiques entraves,
Ces héros qui devaient m'arrêter aujourd'hui?
Aux Francs abandonnés reste-t-il quelque appui?
» Leur reine vient briguer l'honneur de ma tendresse;
» Des fils de Clodion ma fortune est maîtresse;
» L'un marche sous ma loi, l'autre porte des fers;
» Voilà tous leurs succès; voilà tous mes revers.
Enfin malgré ta fourbe et la fourbe romaine,
Mes pas vont retentir aux rives de la Seine;
Tes oracles, dit-on, la défendent; j'y cours.

GENEVIÈVE.

Tu ne verras jamais le fleuve aux cent détours!

ATTILA.

Je te comprends : tu crois qu'affamé de carnage,
Qu'oubliant les Romains, et sourd à ton présage,
De leur ambassadeur je recevrai la mort :
Je vais l'interroger; c'est te dire son sort.

C'est alors seulement que nos flèches oisives
De la Seine orgueilleuse iront chercher les rives,
Et que ce fer jaloux d'ensanglanter son cours.....

GENEVIÈVE.

Tu ne verras jamais le fleuve aux cent détours !.....

ATTILA.

J'y serai dès demain : demain sur son rivage
La torche, en traits de feu, marquera mon passage.
Charge tes Francs, ton Dieu, d'en garder le chemin:
Ils m'y rencontreront les armes à la main !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GENEVIÈVE, *seule.*

Jérusalem naissante, amour de ma jeunesse,
Quand te retrouverai-je, ô ma chère Lutèce;
Quand voguerai-je encor, sur ton fleuve enchanteur,
Du mont Valérien à l'île du Pasteur ?
» Pourrai-je de nouveau parcourir tes montagnes,
» De mes troupeaux errans animer tes campagnes,
» Et faire retentir tes bois silencieux
» Des chants qu'au roi-prophète enseignèrent les cieux?
J'étais libre autrefois, et je suis prisonnière;
Le pauvre, avec ses maux, m'attend dans sa chaumière.
Depuis dix jours, hélas ! de misère affaibli,
Il souffre en m'accusant d'un homicide oubli :
Il s'écrie, il m'appelle, il meurt; je suis absente !
Que cet affreux penser rend ma chaîne pesante !

Dieu, qui de traits de flamme arme ma faible voix,
Pour jeter des lueurs dans l'avenir des rois;
Qui livre à mes regards les secrets les plus sombres,
Du doute sur mon sort laisse flotter les ombres;
Je n'en bénis pas moins d'avance ses décrets.
Si je meurs loin de toi, Lutèce, mes regrets
Jusqu'à tes bords absens iront se faire entendre.
Avec mes derniers vœux, daigne accueillir ma cendre,
Et que ta piété m'impose un doux fardeau,
En élevant la croix sur mon humble tombeau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARDARIC, VIGILIUS, *enchaîné;* GARDES.

VIGILIUS.

Juge enfin d'Attila par ces indignes chaînes!

ARDARIC.

Devant moi ta colère et tes plaintes sont vaines.
Je révère en mon maître un instrument du Ciel,
Je braverais ses lois s'il n'était qu'un mortel.

VIGILIUS.

Eh quoi! lorsqu'au mépris d'un rang, d'un titre auguste...

ARDARIC.

Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste.

VIGILIUS.

O Dieu, contre un tyran seconde ma fureur!
(A part.)
Change, change ces fers en un glaive vengeur!

ARDARIC.

Insensé! ma pitié croît avec ton audace.
Est-ce bien Attila que ton néant menace?
Mais dis? pour le frapper du glaive ou du poignard,
Ne te faudrait-il pas soutenir son regard?

Ses yeux chargés d'éclairs, son front ceint de nuages,
Depuis quelques instans glacent tous les courages.
» Tout à l'heure un roi scythe ose arrêter ses pas :
» Permets-moi, lui dit-il, de revoir mes états.
» Ce sont les derniers mots que sa bouche prononce.
» Le maître a répondu : La mort est sa réponse.
Il va paraître. Adieu. Je te laisse et te plains!

SCÈNE II.

ATTILA, VIGILIUS.

VIGILIUS.

Vigilius, captif, veut, au nom des Romains.....

ATTILA.

Que me fait ton pays et comment tu te nommes?
Mes sujets sont partout où se trouvent des hommes.
Je te donne des fers, de même j'aurais pu
Charger ton bras d'un sceptre incessamment rompu.
Celui de tes Césars.

VIGILIUS.

Des Césars!..... Quel langage!
Lorsque le chef des Francs vous portait quelque ombrage,
Vous les laissiez au trône; il tombe dans vos fers,
Vous ne le craignez plus; vous bravez l'Univers.
Mais pourquoi vos soldats, d'une main sacrilége,
M'osent-ils enchaîner comme l'époux d'Elphège?

ATTILA.

Mais pourquoi dans mon camp t'ont-ils retrouvé, toi,
Lorsque d'un prompt départ je t'imposai la loi?

VIGILIUS.

Sous le poids de ces fers je n'ai rien à t'apprendre.

ATTILA.

Moi j'écoute, et, crois-moi, ne me fais pas attendre.

VIGILIUS.

Le combat qui nous sauve ou nous perd sans retour
Doit immortaliser et ces lieux, et ce jour;
Tu me l'as dit.

ATTILA.

Eh bien!

VIGILIUS.

J'en attendais l'issue.

ATTILA.

Quelle trame! mais seul tu ne l'as pas tissue!

VIGILIUS.

D'un retard innocent que peut-on soupçonner

ATTILA.

Traître, tu ne restais que pour m'assassiner.

VIGILIUS.

Tu veux que tes fureurs paraissent légitimes;
Mais du moins, pour me perdre, invente mieux mes crimes.

ATTILA.

Ton juge est Attila, ne va pas l'oublier.
Qui désire ma mort?

VIGILIUS.

L'Univers tout entier.

ATTILA.

Je vois qui t'acheta, ton orgueil le désigne;
C'est Théodose!

VIGILIUS.

Lui, complice?

ATTILA.

Il en est digne.
Ah! depuis trop long-temps les empereurs romains
D'un poignard tout sanglant déshonorent leurs mains :
C'est leur sceptre.

VIGILIUS.

Crois bien que si j'étais coupable,
Que si d'un crime heureux ce bras était capable,
Et qu'un roi l'eût guidé, j'ignorerais son nom.

ATTILA.

Parle, parle, il est temps, la foudre approche.

VIGILIUS.

Non

ATTILA.

Sais-tu quel sang, quels jours ton silence hasarde?

VIGILIUS.

Qu'importe.

ATTILA.

A moi, soldats!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCUS, *entouré de gardes portant le glaive nu.*

ATTILA.

Misérable, regarde!

VIGILIUS.

Ciel, Marcus!

ATTILA.

C'est ton fils! sous tes yeux effrayés
Sa tête, dans l'instant, va rouler à tes pieds.
Gardes!.....

VIGILIUS.

Arrête.

ATTILA.

Parle.

VIGILIUS.

Oui, triomphe, barbare,
Je suis à tes genoux; la nature m'égare.
Apprends.....

MARCUS, *s'élançant au-devant de son père.*

Ne parlez pas.

VIGILIUS.

Qu'exigez-vous, mon fils?

ATTILA.

Sauve ses jours.

MARCUS.

Sauvez votre gloire!

VIGILIUS.

A quel prix?
Mon silence vous frappe, et je pourrais me taire.

ATTILA.

C'est trop tarder. Soldats!...

MARCUS, *sous les glaives.*

Ne parlez pas, mon père!

VIGILIUS.

Oui, j'avais conspiré le salut des humains;
Cet aveu te suffit: tu sais tous mes desseins.
Mais ce fils vertueux, que ta fureur opprime,
Où je voyais l'honneur, n'avait vu que le crime.
Il défendait tes jours, le feras-tu périr?

ATTILA.

Gardes, retirez-vous.

VIGILIUS, *se levant.*

Je suis prêt à mourir!

ATTILA.

Crois-tu qu'un sang abject suffise à ma vengeance?
Traîne encor quelques jours ta honteuse existence.
Au palais des Césars, esclave, annonce-moi;
J'y vais aller punir ton empereur et toi.
(Aux gardes.)
Vous, surveillez ses pas jusqu'aux champs d'Illyrie.

MARCUS.

O clémence insultante! O jeunesse flétrie!

VIGILIUS.

Quoi! vous m'êtes rendu, mon fils, et vous pleurez!

MARCUS.

Mon père, en me sauvant, vous nous déshonorez!

SCÈNE IV.

ATTILA, GARDES.

ATTILA.

Alors que je déchire une trame perfide,
Que de mes mains je brise un poignard parricide,
Quand du ressentiment qui bouillonne en mon sein,
Ma raison me rend maître, et devant l'assassin,
Se peut-il que mon âme, au trouble abandonnée,
Craigne de voir finir trop tard cette journée?
Quel oracle funeste agite mon repos?
Geneviève.... j'entends, j'entends encor ces mots:
Les temps sont accomplis; la justice suprême
Et tout le genre humain te frappent d'anathème;
Tu crois éterniser ta vie et tes grandeurs,
Encore un pas, tu fuis; encore un an, tu meurs!...
Pour la première fois l'avenir m'importune!
Hommages des mortels, faveurs de la fortune,
Peuples, royal bandeau par le sang achetés,
Bonheur, plaisirs si courts, si rarement goûtés;
Succès toujours croissans, gloire toujours nouvelle,
Tout n'est qu'illusion : la mort seule est réelle!
Non, non, je ne crains pas un revers, ni la mort;
Le sort commande au monde, et je commande au sort.

Ce n'est point la bergère au sinistre présage,
Qui peut-être un instant fit pâlir mon courage.
Elphège!... quelle honte et quel égarement!
Je vais encor la voir; mais pour un seul moment.
Sur la terre il n'est rien que ce cœur ne haïsse;
Attila reparaît : que le monde frémisse!

SCÈNE V.

ATTILA, ELPHÈGE.

ELPHÈGE.

Qu'ordonnes-tu, seigneur? tu veux que dans le deuil,
Presque jusqu'à tes pieds j'abaisse mon orgueil.
Mes pleurs disent assez si ma peine est amère;
Mon fils depuis dix jours appelle en vain sa mère.
Je l'entends, je le vois, gémissant, éperdu.....
Je meurs, Prince, je meurs, s'il ne m'est pas rendu!

ATTILA (*à part.*)

» La douleur dans ses traits répand de nouveaux charmes;
» Je la trouve plus belle au milieu de ses larmes;
» Et les feux renaissans qu'allument tant d'appas.....
» Non, je ne l'aime plus..... Attila n'aime pas.
(Haut.)
Tu peux partir.

ELPHÈGE.

Qu'entends-je? ô mon fils, ô tendresse!
Ah! ma reconnaissance.....

ATTILA.

Arrête; elle me blesse.

Trop de joie est funeste au sortir d'un revers;
D'ailleurs songe au captif que je garde en mes fers!..

ELPHÈGE.

Prince, ne souille point ta gloire par un crime.
Tout à l'heure, à nos yeux, ton dédain magnanime
Loin de ton assassin écarta les bourreaux:
C'est plus qu'agir en roi, c'est punir en héros.
Voudras-tu, ternissant une action si belle,
Retenir mon époux qu'une troupe rebelle
En tes puissantes mains a lâchement jeté?
Non, tu ne le veux pas; rends-lui la liberté;
Permets qu'en t'admirant son peuple le revoie.

ATTILA.

Pour sortir de mon camp il lui reste une voie,
Une seule, il le sait.

ELPHÈGE.

Pour mon époux, seigneur,
Il n'en est qu'une aussi : c'est celle de l'honneur.
S'il venait réclamer sa liberté ravie;
S'il disait : Attila, je t'ai sauvé la vie,
Tes fers chargent mon bras, tu ne m'as point vaincu;
Brise-les, tu le dois! que lui répondrais-tu?

ATTILA.

Malheur à ton époux, s'il tenait ce langage!
D'un vain reste d'estime une insulte dégage;
Et je saurais punir en vainqueur irrité,
Un esclave insolent, un captif révolté.

ELPHÈGE.

Il n'est pas ton captif, il n'est pas ton esclave.

ATTILA.

Qu'importe ce qu'il est : je punis qui me brave.

ELPHÈGE.

Et tu punis aussi qui conserva tes jours ;
Impitoyable roi, tu punis donc toujours ?

ATTILA.

Toujours lorsque je hais, toujours lorsqu'on m'offense.
Pourquoi de Mérovée embrasser la défense ?
Quels peuples sont à lui, quel palais est le sien ?
Il dépouilla son frère.

ELPHÈGE.

Et qu'as-tu fait du tien ?...

ATTILA.

Tu ne partiras plus.

ELPHÈGE.

Peux-tu me le défendre ?

ATTILA.

Tu resteras, te dis-je, et tu dois me comprendre.

ELPHÈGE.

Noble héros, que j'aime autant que mon pays,
Toi qui m'ornas d'un sceptre, et m'enrichis d'un fils,
La mort seule éteindra notre flamme si pure,
C'est devant Attila que ma foi te le jure !

ATTILA.

Ton cœur lui reste encor.

ELPHÈGE.

Toi seul peux en douter !

ATTILA.

C'est son arrêt fatal que tu viens de porter.

ELPHÈGE.

Mérovée!..... Ah! du moins ta fureur qui le tue,
D'ennemis odieux délivrera sa vue ;
Et je ne peux te fuir par les mêmes chemins :
N'es-tu donc généreux qu'envers des assassins?

ATTILA.

Des discours insolens, ou de trompeuses larmes,
D'un sexe faible et vain, voilà les dignes armes.
Ne force point ma haine à t'offrir un trépas,
Que ta fierté demande et ne désire pas.
Je te laisse, je vole où mon courroux m'appelle,
Où le fer doit punir tout un peuple rebelle;
Pour toi, fléchis ou meurs : c'est l'arrêt du destin.
Je cours vaincre ; choisis !

(Il sort.)

ELPHÈGE.

Mon fils est orphelin !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

D'un oracle, on a cru m'opposant la chimère,
Que je redouterais le Ciel plus que la terre;
Que je chancellerais sur mon char triomphal;
On l'a dit; je réponds. Entends-tu ce signal
Que la Marne en tremblant répète et nous renvoie?
Il appelle au combat.

ARDARIC.

Tout palpitans de joie
Tes soldats, fatigués d'un flétrissant repos,
Agitent dans les airs leurs glaives, leurs drapeaux;
Et de leurs souverains la phalange éclatante
Du héros qui les guide, environne la tente.

ATTILA.

Ils vont me voir.

ARDARIC.

Dès lors ils vaincront. Mais, seigneur,
Qui de garder ce camp ose briguer l'honneur?
Est-ce bien Marcomir, qui déjà parle en maître,

Qui marche avant les rois, lui qui ne doit pas l'être;
Lui qui, traître une fois, peut mille fois trahir.....

ATTILA.

Il commande en mon nom; tout lui doit obéir.
Cesse de soupçonner la foi de ce transfuge,
Il n'a dans l'Univers que mon camp pour refuge;
Du trône qu'il convoite il s'est déshérité:
Sa honte me répond de sa fidélité.
D'une ombre de pouvoir acceptant l'avantage,
Qu'est-il donc en effet? un volontaire otage,
Qui de ses partisans me garantit la foi,
Un sujet que je pousse au meurtre de son roi.

ARDARIC.

De la vengeance, enfin si l'heure est arrivée,
Est-ce à d'autres que nous à punir Mérovée?

ATTILA.

Je l'avoûrai; ce prince invincible au malheur,
A trouvé je ne sais quel appui dans mon cœur.
Tous les rois, qu'en son cours renversa ma fortune,
* M'ont rendu leur bassesse à jamais importune.
Les armes à la main ils reçurent de nous
Et l'opprobre, et les fers, et la mort à genoux:
Les lâches! en mourant ils me louaient encore.
De haïr Attila, le roi des Francs s'honore,
Il le dit.

ARDARIC.

L'insolent! Et tu lui sers d'appui?

ATTILA.

Si j'étais son captif j'agirais comme lui,

Et saurais dans les fers porter mon diadème.
Faut-il qu'aux yeux des Francs, je l'immole moi-même;
Que d'un sang révéré défiant le pouvoir,
Contre son meurtrier j'arme leur désespoir?
Ami, contentons-nous de dompter leur vaillance.
Et tandis qu'en leur camp nous détruirons la France,
Marcomir, dans le mien, ministre de la mort,
D'un rival qu'il déteste accomplira le sort.
Il le déchirera de ses mains sanguinaires :
Il n'est point de pitié dans la haine des frères.

ARDARIC.

Seigneur; et s'il l'épargne?.....

ATTILA.

Il ne le pourra pas.
Lorsque le camp français croulera sous mes pas,
Quand ma main au repos, hélas! sera réduite,
Reviens; à Marcomir peins mon armée en fuite;
Pour arrêter son peuple et m'en rendre vainqueur,
Dis-lui que du captif il faut percer le cœur;
Eteindre dans son sang une révolte altière,
Et de sa tête enfin couronner ma bannière.

ARDARIC.

Penses-tu qu'à la fois docile et furieux.....

ATTILA.

Tout forfait est facile aux cœurs ambitieux.

ARDARIC.

Mais, seigneur, s'il soupçonne un piége, un stratagème?

ATTILA.

Soudain, qu'avec son frère il périsse lui-même!
(Aux gardes.)
Les chefs peuvent entrer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCOMIR, FOULE DE ROIS BARBARES ET GUERRIERS HUNS.

ATTILA.

Intrépides soldats,
Vainqueurs de tant de rois, et sous tant de climats;
Vandales, dont l'armure et le sombre visage
Sont encor tout couverts des cendres de Carthage;
Hérules, Marcomans, Scythes, nobles rivaux,
Qui n'avez qu'un seul maître, et n'avez plus d'égaux,
Vous me connaissez tous, et je sais qui vous êtes!
Les périls sont vos jeux; les combats sont vos fêtes;
Vos plaisirs, le carnage; et vos trésors, du fer:
Lui seul peut aujourd'hui payer l'affront d'hier.
Dans le palais d'Odin, quinze mille Gépides
Ont soif de la vengeance, et leurs coupes sont vides.
Les Francs, que protégeaient les ombres de la nuit,
Les égorgèrent tous. Mais enfin le jour luit!
Le soleil avec nous marche d'intelligence,
Nous savons où frapper : braves amis, vengeance!
Des deux peuples rivaux réunis contre nous,
Un seul, hélas! un seul est digne de vos coups.
Ces Romains, à la honte incessamment fidèles,
Voyez-les; la terreur leur a prêté des ailes.
Pour éviter la mort qui s'attache à nos traits,
Des monts vierges encor ils vont tenter l'accès;
Et cherchant vers le ciel des routes inconnues,
Pour mieux nous échapper, se cacher dans les nues.

Aux rivages gaulois, comme aux champs byzantins,
Partout je les vainquis, sans les avoir atteints;
Et de la gloire encor s'ils tentaient la carrière,
Pour fuir, ils attendraient à peine la poussière,
Qu'au signal du combat, nos coursiers belliqueux
D'un pied impatient font voler devant eux.
C'est à toi, Marcomir, à toi que je confie
La garde de ce camp, ta seconde patrie;
Et le sort du captif dont le front criminel
Osa priver le tien du bandeau paternel.
Qu'il porte au moins tes fers, s'il portait ta couronne;
(A voix basse.)
Et si ce n'est assez, tu peux vouloir : Ordonne.
(Aux Huns.)
Pour nous, voici le jour qui, vingt ans souhaité,
Donne au vainqueur le monde et l'immortalité.
C'était pour triompher de ces Francs intrépides,
Que nous avons franchi les Palus-Méotides.
De nos frères surpris rappelons-nous le sort;
Le sang venge le sang, la mort punit la mort.
Armons-nous de fureur. Meure dans l'infamie
Qui ne me suivra point sur la rive ennemie!
Périsse l'imprudent, qui, rebelle à ma loi!
Oserait y paraître un moment avant moi.

SCÈNE III.

MARCOMIR, *seul.*

Jusqu'au trône bientôt la fortune m'élève,
Sans que la mort des Francs vienne rougir mon glaive;
Dès long-temps les Romains ramperaient sous nos pieds,
Si le fer d'Attila ne les eût oubliés.

Mais les Français, hélas! vont braver l'invincible :
La fuite, à leur valeur, est un crime impossible.
Ils mourront!.. Ah! plutôt, sauvez-vous dans mes bras.
Non, vous pleurez mon frère, et volez au trépas!
Cette image me rend à toute ma colère :
Toi seul es criminel, traître qui fus mon frère;
De ton juge irrité, l'ordre t'appelle ici.
Viens, Mérovée, accours.

SCÈNE IV.

MÉROVÉE, MARCOMIR.

MÉROVÉE.

Que veux-tu? me voici.

MARCOMIR.

Son audace une fois connaît l'obéissance.

MÉROVÉE.

Quel accueil, juste Ciel, après deux ans d'absence!

MARCOMIR.

D'absence? dis d'exil. Mais qui l'a supporté?

MÉROVÉE.

Je ne t'ai point banni, prince, tu m'as quitté.
Nos nœuds furent toujours présens à ma mémoire,
Il me souvient encor de notre hymen de gloire.
Des feux, de monts en monts, rapides messagers,
D'une attaque imprévue annoncent les dangers.
Nous nous levons tous deux, à ce signal d'alarmes :
La pierre du serment voit échanger nos armes;

L'un à l'autre enlacés, nous marchons, et le sort
Par un double succès couronne un double effort.
Il t'en souvient aussi ; voilà sous quels auspices,
Nos deux cœurs à la gloire offrirent leurs prémices.
» Ces liens fortunés devaient être éternels,
» Partout on célébrait nos exploits fraternels ;
» Et les Bardes, en chœur, sur la harpe sonore,
» Chantaient les deux amis : il t'en souvient encore !
Clodion meurt, hélas ! et le peuple indécis,
En pleurant notre père hésite entre les fils.
De quelques jours de plus respectant l'avantage,
J'appelle sur tes droits ses vœux et son suffrage ;
C'est vainement. Choisi d'une commune voix,
Je sentis sous mes pieds s'élever le pavois ;
Et d'innombrables cris pour mon règne prospère,
M'apprirent quel fardeau j'héritais de mon père.
A tes désirs trompés je devins odieux ;
Cependant du pavois je te cherchais des yeux,
Je te tendais la main : mon cœur ne pouvait croire,
Que le tien m'enviât cette triste victoire.
J'étais toujours ton frère, et non pas ton rival,
Ton chef peut-être,...

MARCOMIR.

Toi ! pas même mon égal,
Dès qu'un peuple abusé cessa d'être fidèle,
Que le pavois frémit sous le poids d'un rebelle,
Je ne connus plus rien, si ce n'est mon péril.
C'est à ton repentir d'expier mon exil,
Suis-moi. Du peuple Franc désarme le courage,
Apprends-lui son devoir, en me rendant hommage ;
Enfin, que ta fierté commence à m'obéir,
Je cesserai peut-être alors de te haïr.

MÉROVÉE.

D'un joug déshonorant pour sauver ma patrie,
S'il n'eût fallu t'offrir que mon trône et ma vie;
Avant que ton courroux éclatât devant moi,
J'aurais rempli tes vœux; tu serais déjà roi.
Mais cette liberté qui des Francs est l'idole,
Que foudroyaient les dieux tonnans au Capitole,
Et qui, pour conserver un coin dans l'Univers,
Avec nous, cinq cents ans, défendit nos déserts;
Tu veux la rendre esclave? Elle ne peut pas l'être.
*** Les Francs suivent un chef, et braveraient un maître.
Je sais trop qu'Attila se croit mal affermi,
Tant qu'il verra debout son dernier ennemi;
Qu'en osant être libre, on l'insulte, on l'affronte;
Nous l'osons : l'oses-tu? De la gloire ou la honte
Choisis! Il te faut seul t'avilir sous sa loi,
Ou vaincre avec mon peuple, et je marche avec toi.

MARCOMIR.

Ton peuple, il est le mien.

MÉROVÉE.

Qui t'a fait roi?

MARCOMIR.

Ta chaîne.

MÉROVÉE.

Je la porte du moins; un transfuge la traîne.

MARCOMIR.

» Qu'un vil usurpateur cesse de m'outrager :
» Je suis maître en ces lieux; et je puis me venger!

MÉROVÉE.

» Je méprise la mort, à quoi sert la menace?
* Usurpateur, qui? moi! fidèle à notre race,
* Le Franc chez nos aïeux toujours choisit ses rois;
* Mais sa volonté seule entre eux guida son choix.
* Il ne sait respecter que le front qu'il couronne.
* J'aurais pu t'obéir; son choix est fait; j'ordonne.

MARCOMIR.

» Ordonne donc, perfide, à nos bords envahis,
» D'oublier que sans moi tu perdais ton pays.

MÉROVÉE.

» Ah! c'en est trop. Entends une voix citoyenne;
» Tout t'accuse en ces lieux, ta présence et la mienne.
*** Transfuge volontaire, on te voit protéger,
*** Non loin de ton berceau le camp de l'étranger.
*** Condamné par nos lois, l'orgueil qui te dévore,
*** Veut punir ton pays de les chérir encore;
*** Prétend combattre, vaincre, et qui donc? des Français;
** On a pu les trahir, mais les vaincre! jamais!
Ils seront triomphans : et le crime d'Arsenne
Trompe au moins ton espoir, et ne sert que ta haine.
Ta haine en m'entourant de traîtres, de complots,
Ta haine en me poussant avec eux dans les flots,
Ta haine, en trafiquant aujourd'hui de ma tête,
Prouve à tout l'Univers que Marcomir...

MARCOMIR.

Arrête!
Ah! loin que dans ce camp j'eusse appelé tes pas,
Que ne puis-je te rendre aux dangers des combats :

J'y serais comme toi; de vengeance affamée,
Ma fureur t'atteindrait au sein de ton armée;
Et je saurais prouver en déchirant ton flanc,
Que moi seul j'étais né digne du premier rang.

MÉROVÉE.

Élève d'Attila, pour égaler ton guide,
A ta gloire, en effet, il manque un fratricide.

MARCOMIR.

Va, tu n'es plus mon frère, et je ne vois en toi
Qu'un traître, un vil sujet....

MÉROVÉE.

Je suis toujours ton roi

MARCOMIR.

Ce titre dans ta bouche est un titre adultère,
Ton sceptre est un larcin; et ton règne éphémère,
Et nos liens du sang par toi-même rompus,
Et ton superbe orgueil, sont des crimes de plus.
Connais enfin mon cœur : perdu pour la nature,
Il ne peut que haïr, tant que ta chevelure,
Par mes mains attachée aux portes de Paris,
Ne voûra point ton nom à d'éternels mépris.

MÉROVÉE, *s'élançant sur le trophée d'armes, et se saisissant d'une épée.*

A cet outrage infâme on répond par le glaive.
Tu veux mourir, meurs donc, tigre!

SCÈNE V.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

MÉROVÉE, *s'arrêtant soudain.*

Ciel, Geneviève !

GENEVIÈVE.

Pâle, faible et mourante, Elphège, à vos transports,
A vos cris, s'épuisant en stériles efforts,
De sa couche funèbre, et la voix presqu'éteinte,
Vous conjure de fuir cette fatale enceinte;
Elle croit vous y voir sous le fer des tyrans :
Qui pourrait soupçonner des maux encor plus grands?
La discorde a brisé vos nœuds héréditaires,
La haine vous enflamme, et vous êtes des frères!
***La France, qu'à l'envi vous deviez protéger,
*** Se débat, chancelante aux mains de l'étranger :
***Il y règne; il ravage et nos champs, et nos villes;
***Il serait à nos pieds sans nos fureurs civiles.
Par vous seuls il triomphe, et tous les Français, tous,
De vous abandonnés meurent encor pour vous.
Attila les moissonne au milieu des batailles,
Il charge le vautour du soin des funérailles;
Il insulte à leur gloire, à vous, à vos aïeux.
Le fer brille en vos mains, la fureur dans vos yeux,
Est-ce pour nous venger? non; vos mains meurtrières
S'arment contre vous seuls, et vous êtes des frères!...
Le Ciel gronde, le jour nous éclaire à regret;
Le sol tremble; que vois-je? un vieillard m'apparaît!

Quels sévères regards, quel brillant diadème,
Quelle gloire! C'est lui! c'est Clodion lui-même!
Il s'avance à pas lents, se place à vos côtés,
(A Marcomir épouvanté.)
Il va parler, il parle..... Où fuyez-vous? restez!
Où sommes-nous, mon fils, quelles sont ces bannières,
Cette tente, ce camp, et ces hordes guerrières?
Ciel pur, terre féconde, oui, je vous reconnais,
Oui, vous êtes la France : où sont-ils mes Français?
Où sont-ils les drapeaux que vous deviez défendre?
Mon peuple n'est-il plus; Lutèce est-elle en cendre?
*** Mon fils, du moins, mon fils a-t-il su les venger?
*** Vous ne répondez point : vous servez l'étranger.
Un Attila : c'est lui qui vous traîne à sa suite.
Quels horribles exploits! tous les peuples en fuite,
Tous les palais détruits, tous les champs ravagés;
Aux marches des autels les prêtres égorgés;
Les vieillards, les enfans, qu'en vain protége l'âge,
Variant pour ce roi les plaisirs du carnage;
Et les femmes enfin que dédaignent ses coups,
Trouvant dans leurs bourreaux d'effroyables époux.
S'il triomphe jamais, le soc de la charrue
Passera sur Lutèce, à vos yeux disparue.
Seul, debout sur les Francs que perdit sa fureur,
Je vois le fratricide à lui-même en horreur,
Se fuir, errer mourant dans un désert immense,
A des débris muets redemander la France;
Et de sa propre honte, éternel monument,
D'un nom qui ne meurt pas subir le châtiment.
Vous frémissez, mon fils, vous détournez la vue :
C'est en vain; de ce camp partout l'aspect vous tue.
D'un perfide étranger brisez le joug fatal.

Pharamond soulevant le marbre sépulcral,
Votre pays, l'honneur, la gloire, tout vous crie :
Soyez, soyez Français!

MARCOMIR.

Oui, sauvons la patrie!

MÉROVÉE.

Mon frère!

MARCOMIR.

Dans ses bras je renais à l'honneur.
Sois roi; de l'Univers sois le libérateur.

MÉROVÉE.

Je suis ton frère, et veux consolant ta disgrâce.....

MARCOMIR.

Qu'Attila meure, ou fuie, et mon malheur s'efface!

MÉROVÉE.

» Marchons, ami, marchons!

GENEVIÈVE, *à genoux.*

Dieu fort, Dieu des chrétiens,
» O toi, qui d'Israël as brisé les liens,
» Protége-nous; nos mains ne seront plus captives.
» Que du fleuve aujourd'hui les ondes fugitives,
» A l'aspect de mon roi se retirant soudain,
» Renouvellent pour lui le sentier du Jourdain.
» Que devant lui portant la foudre vengeresse,
» Aux yeux de l'étranger vainqueur il reparaisse;
» Et bientôt à tes pieds les Francs et les Gaulois,
» En brisant leurs faux dieux, adoreront tes lois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

639

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATTILA, ROIS BARBARES, GUERRIERS HUNS, GARDES PORTANT DES TORCHES.

ATTILA.

Oui, c'est un déshonneur qu'un succès trop facile,
Nous ne combattrons plus : point de plainte inutile.
Des Romains et du sort les Francs abandonnés,
S'égorgent froidement à nos yeux étonnés;
Ils semblent ignorer si nous avons un glaive :
Ce que nous commençons, leur désespoir l'achève;
Et plus grands que jamais, en se perçant le cœur :
Nous mourrons, disent-ils, libres et sans vainqueur!
Cependant, Genseric les poursuit de sa rage,
Il menace Paris du destin de Carthage;
Et comme sa fureur frappe au gré de leurs vœux,
Ces ombres deviendront éternelles pour eux!
(A un signe d'Attila, tous les rois se retirent au fond de la scène.)
De l'honneur que ne puis-je agrandir la carrière,
Du monde qui finit reculer la barrière,
Voir des peuples nouveaux naître devant mes pas,
Trouver de nouveaux cieux et de nouveaux combats,
Et toujours m'élevant de conquête en conquête,
De mon choc, dans la nue, allumer la tempête!

Qui m'arrête? Les Francs me cèdent l'Univers;
Byzance est dans l'effroi, Rome implore mes fers;
Tout est vaincu... déjà!... Gloire, idole trop vaine,
Tu m'échappes!..... Pourquoi la fortune incertaine,
Entre la terre et moi n'a-t-elle point flotté?
Mais de quels mouvemens suis-je encore agité?
Rival du temps, je dois, devançant son ravage,
Des siècles à venir seul accomplir l'ouvrage.
D'où vient que, rappelant d'importunes clameurs,
Mon souvenir répète : Encore un an tu meurs!
Ai-je fui? les héros ne sont-ils que des hommes?
Est-il des dieux plus grands, plus fiers que nous le sommes?
Je ne sais. Ah! du moins, qu'ils ne se flattent pas
Que quelques nations échappent au trépas:
Point de pitié! Ces rois dont la foule m'assiége,
Bientôt dans le néant..... Mais que fait donc Elphège?
Elle pleure. Ardaric, du combat disparu,
Ici pour m'obéir est sans doute accouru.
Sa fureur avait soif du sang de Mérovée;
Dans son flanc, à longs traits, elle s'est abreuvée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARDARIC.

ATTILA.

Dis, le captif est mort?

ARDARIC.

Non, seigneur.

ATTILA.

Malheureux!

ARDARIC.

Écoute, connais tout; puis frappe, tu le peux.

ATTILA.

Que t'avais-je ordonné?

ARDARIC.

La chaleur du carnage
Dans les rangs ennemis emporta mon courage;
Les Francs s'entr'égorgeaient, les Romains avaient fui:
Tu pars, le jour s'efface, et ta gloire avec lui.

ATTILA.

Ma gloire, oses-tu dire? achève, le temps vole;
Qui menace?

ARDARIC.

Le Franc, le Romain.

ATTILA.

L'un s'immole,
L'autre fuit.

ARDARIC.

C'est devant ces mêmes légions
Qui fuyaient, qui mouraient, seigneur, que nous fuyons.

ATTILA.

Nous, fuir! Non, Ardaric; non, cesse de le croire.
Oracles imposteurs, Dieux jaloux de ma gloire,
Je vous brave!

ARDARIC.

Et pourtant tu frémis!..... Attila,
Crains-tu que le destin.....

ATTILA.

Le destin?..... Le voilà!

(A la vue de l'épée nue du chef, tous les rois se rapprochent de lui, en tirant leur glaive.)

Brave Théodémir, pars, gravis la colline
Qui couronne la plaine, et partout la domine;
Pressons, enveloppons les Francs d'un mur de fer.
Dans nos esquifs légers, toi, vole, Odoacer :
Répands-toi sur les flots de la Marne sanglante,
Avec tes légions, sème au loin l'épouvante;
Du camp des étrangers ressaisis les trésors,
Je te les donne : et toi, seconde mes efforts,
Valamir, ou plutôt sois l'éclair qui menace,
Je te suis!... Et vous, Huns, vous héros de ma race,
Dans un calme trompeur nos glaives endormis
S'éveillent, altérés du sang des ennemis.
Comme les aquilons, que vos flèches mugissent,
Avec tous les Romains, que tous les Francs périssent;
Ne vous arrêtez point; qu'ils soient tous immolés;
Vous m'entendez, amis. Je vous rejoins. Allez!
(A Ardaric.) (Aux gardes.)
Toi, reste. Vous, cherchez Marcomir et son frère;
Je les livre tous deux à ta juste colère;
Plonge cent fois l'acier dans leurs cœurs expirans :
Je veux qu'on doute un jour s'il fût jamais des Francs.

ARDARIC.

Je te retrouve! Ainsi ta rapide vengeance
Aurait dû s'assurer des traîtres de Byzance.
A leurs gardes, dit-on, ils viennent d'échapper,
Crains-les : ils frapperont qui n'osa les frapper.

ATTILA.

Que m'importe!

ARDARIC.

Seigneur, quel dédain de la vie?

ATTILA.

Par un glaive assassin qu'elle me soit ravie,

J'y consens ; je le veux. Mon esprit égaré
Conçoit Attila mort, mais non déshonoré.
Si le sort, cependant, trahissait mon attente,
Si la fuite..... Ardaric, demeure dans ma tente.

ARDARIC.

Quel trouble!

ATTILA.

Vainement je voudrais le cacher ;
Ami, remplis ces lieux d'un immense bûcher.

ARDARIC.

Ciel!

ATTILA.

Pour mieux l'affermir sur sa base profonde,
Amasse autour de lui les dépouilles du monde,
Les trésors des vaincus, les tributs des Césars,
Mes armes, et surtout ces poudreux étendards.

ARDARIC.

Quels apprêts!

ATTILA.

Il le faut.

ARDARIC.

Eh! pourquoi donc? achève.
Tu voulais l'Univers, tu l'as.

ATTILA.

O Geneviève!
Si ton Dieu me poursuit, si les Francs sont vainqueurs,
(Avec enthousiasme.)
Si je fuis..... ce bûcher, je l'embrase, et j'y meurs!
(Il sort.)

SCÈNE III.

ARDARIC, QUELQUES HUNS AVEC DES TORCHES.

ARDARIC.

Quels sinistres adieux! se peut-il qu'une femme,
Qu'une esclave ait appris l'épouvante à son âme?
Non, d'un oracle vain le prestige est détruit :
Attila se réveille, il se lève, et tout fuit.

SCÈNE IV.

LE MÊME, ELPHÈGE.

ELPHÈGE.

N'évitez pas, seigneur, une femme mourante,
Qui dans ces sombres lieux, seule, au hasard errante,
Sans espoir, sans compagne, et pleurant son époux...

ARDARIC.

Il n'est pas mort.

ELPHÈGE.

Il vit! Oh! que m'apprenez-vous?
Souffrez qu'à votre cœur j'adresse une prière.
Vous le voyez, seigneur, ce sera la dernière...
Puisqu'il respire encor, me sera-t-il permis
De lui recommander ma mémoire et mon fils?

ARDARIC.

Ce serait vainement.

ELPHÈGE.

Je ne puis vous comprendre.

ARDARIC.

Ignores-tu l'arrêt qu'Attila vient de rendre?

ELPHÈGE.

Je tremble!

ARDARIC.

Ignores-tu quel sang tarde à couler?

ELPHÈGE.

Dieu! mon époux!.....

ARDARIC.

C'est lui que je cours immoler.

ELPHÈGE.

Nous mourrons donc ensemble; et fière de le suivre....

ARDARIC.

Il doit mourir sans toi; l'on te condamne à vivre.

SCÈNE V.

ELPHÈGE, *seule, et dans une profonde obscurité.*

Moi, vivre, cher époux! moi, vivre quand tu meurs!
Chaste amour, noble hymen, pure union des cœurs,
Dieu des Francs, liberté, bonheur, gloire, patrie,
Je vous échangerais contre l'ignominie?
Mérovée, attends-moi: je te suis au tombeau;
J'obtiendrai le trépas des mains de ton bourreau:
Mes pleurs, mon désespoir, le rendront exorable!

SCENE VI.

ELPHÈGE, MARCUS.

MARCUS.

O mon père! O Romains! O honte ineffaçable!
Et le tyran échappe à mon bras furieux!
Mais de lugubres cris me guidaient vers ces lieux;
Qui donc est dans sa tente?

ELPHÈGE.

Elphège, sa victime.
Et toi?

MARCUS.

Je suis Marcus.

ELPHÈGE.

Qui t'amène?

MARCUS.

Le crime!
Vigilius fuyait; on vient de l'égorger:
Je suis son fils, madame, et saurai le venger.

ELPHÈGE.

Mais le Romain?.....

MARCUS.

Il fuit. Bientôt Rome éplorée
Reverra dans ses murs l'aigle déshonorée.

ELPHÈGE.

Eh bien! cours vers les Francs. Peins-leur tout mon effroi;
Dis qu'un fer meurtrier est levé sur leur roi.

» Et la flamme à la main, renversant les obstacles,
» Ils vont de Geneviève accomplir les oracles;
» Te venger, arracher un grand homme au poignard;
» Mais cours, vole, peut-être il est déjà trop tard!

MARCUS.

Tes Francs, je les ai vus succomber avec gloire.
Ce camp a retenti des cris de la victoire;
Dans sa tente, en vainqueur, Attila s'est rendu:
J'espérais l'y surprendre.

ELPHÈGE.

Enfin tout est perdu!

MARCUS.

Non, madame. Il nous reste encore la vengeance.
Du meurtre d'Attila frémit mon innocence;
Mais quand j'aurai porté le trépas dans son sein,
Ce fer, ce même fer punira l'assassin.

ELPHÈGE.

(Signe de surprise de Marcus.)

Donne ce fer vengeur!... Va, moins il semble à craindre,
Plus au cœur du tyran, ce bras est sûr d'atteindre.
(Elle prend le poignard de Marcus.)
Donne!... mais mon époux, les Francs que j'ai perdus,
Bien que vengés par moi, me seront-ils rendus?
Se ranimeront-ils à mes cris, à mes larmes?
Serai-je moins captive? O précieuses armes,
(On entend du bruit.)
Je puis mourir!..... On vient! c'en est fait!

MARCUS, *l'arrêtant.*

Qu'osez-vous?

ELPHÈGE.

Je veux fuir le vainqueur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, QUELQUES FRANCS ARMÉS DE FLAMBEAUX.

GENEVIÈVE,

Vous fuyez votre époux!

ELPHÈGE, *laissant tomber le poignard.*

Ne m'abusé-je point? N'est-ce pas un vain rêve?
Mon époux est vivant, est vainqueur!... Geneviève,
Arrête!... Mais non, dis ce triomphe éclatant,
Dussé-je de bonheur mourir en t'écoutant!

GENEVIÈVE,

Qu'exigez-vous? hélas! Que ma bouche timide,
Rappelle des succès que le meurtre décide,
Où l'homme détruit l'homme...,

ELPHÈGE.

Et sauve son pays,
Et sauve l'Univers. Achève!

GENEVIÈVE,

J'obéis.
Vers son camp, votre époux s'élance avec son frère;
Je le suis : du Très-Haut telle est la loi sévère.
Il vole, arrive, et voit ses malheureux soldats
Sans ordre, sans espoir, se vouer au trépas.
Le héros pousse un cri, mais un cri si terrible,
Que le Scythe vainqueur cesse d'être invincible;
Et qu'au sein du triomphe il tressaille d'effroi;

Tout est changé ; les Francs ont reconnu leur roi.
Ils accourent en foule à sa voix triomphante.
On dirait que la terre à ce cri les enfante ;
Du Barde rassuré les accens belliqueux
Tonnent : et le combat recommence avec eux.
De nos Francs, que les pas, que les coups sont rapides!
Ils enivrent de sang leurs flèches homicides.
Loin de s'abandonner à d'inutiles pleurs,
Une lance à la main, le front couvert de fleurs,
On voit leurs jeunes fils, leurs vaillantes compagnes,
Rallier les Romains, épars dans les montagnes ;
Vers le champ du combat, les forcer de courir,
Et devant l'étranger leur apprendre à mourir.
Quel carnage ! Du camp la clarté dévorante,
Des flots de sang humain la plaine ruisselante,
Le fleuve épouvanté s'échappant de ses bords,
Les plaintes des mourans, l'affreux aspect des morts,
Le fracas de l'acier, les horreurs du pillage,
Et la nuit, et la flamme, Elphège, quel carnage !
Quel amas de forfaits, dont les rois altérés....
Grand Dieu ! pardonne-leur ; et vous Terre, pleurez !

ELPHÈGE.

Nous triomphons !

GENEVIÈVE.

Du Ciel les décrets s'accomplissent.
Les Scythes éperdus reculent et frémissent.
Leurs clameurs d'Attila redemandent l'appui ;
Il revient, mais mon Dieu s'est retiré de lui.
Son glaive jette au loin des lueurs menaçantes ;
Il ne rappelle pas ses phalanges absentes,
Sa rage lui suffit : presque seul contre tous,

Il semble encor lui-même, et la mort suit ses coups.
Mais devant Mérovée il s'arrête, il chancelle,
Se ranime, et s'armant d'une audace nouvelle :
Traître, dit-il, *mon nom, grâce à tes Francs, à toi,*
Fera trembler encor vingt siècles après moi.
A mes avides mains, rien ne peut te soustraire;
Rien ne peut m'étonner, ni le Ciel, ni la terre.
Comme il parlait encor, je me montre, il se tait ;
Je m'avance, il pâlit; fuis, dis-je : il disparaît !....

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MÉROVÉE, GUERRIERS FRANCS, DONT PLUSIEURS ARMÉS DE TORCHES; BARDES AVEC DES HARPES, SOLDATS ROMAINS, etc.

MÉROVÉE, *après s'être jeté dans les bras d'Elphège.*

Le fléau des mortels, le tyran de l'Asie,
Français, de tout son poids pesa sur la patrie.
De cent peuples vaincus exécrable assassin,
On eût dit qu'il voulait survivre au genre humain.
Rien n'arrêtait ses pas. La nation des braves
Se lève : plus de fers, de crimes, ni d'esclaves.
Il venait nous punir d'aimer la liberté,
*** Aimons-la; restons grands avec impunité.
Deux cent mille ennemis dorment aux rives sombres;
Le reste, dispersé, s'est perdu dans les ombres :
Leur chef même a repris le chemin des déserts.
Qui brisa dans sa main le joug de l'Univers?
Quelle voix, quels accens plus forts que la tempête,
Plus puissans que la foudre, ont tonné sur sa tête ?

(En montrant Geneviève.)

Attila menaçait encore. Elle a parlé
Et le pied du superbe a soudain reculé.

(Les Francs inclinent leurs lances.)

Guerriers, saluez-la! Pour vous, quelle victoire!
Mais pourtant deviez-vous m'en dérober la gloire?
Fallait-il donc aussi qu'en ce jour périlleux,
Marcomir retournât au sein de ses aïeux?
Il ne combattra plus..... Qu'un bûcher funéraire
Accorde à ma douleur les cendres de mon frère!

ELPHÈGE.

Il est mort pour la France, et puisse l'avenir,
De sa fin seulement garder le souvenir!
(A Geneviève.)
O vous, pour tout un peuple, ange de délivrance....

GENEVIÈVE.

Auguste reine, eh quoi! votre reconnaissance
Du salut des Français me décerne l'honneur?
Votre hommage s'égare; il n'est dû qu'au Seigneur,
Au père des Chrétiens que Geneviève adore.
Arbitre des humains, toi, que ma voix implore,
Dieu, couvre mon pays de tes prospérités!
Tu m'entends. Qu'ai-je vu? quels torrens de clarté
M'inondent. Devant moi les siècles se déroulent;
Appuyés sur l'erreur, que d'empires s'écroulent.
Scythes, Vandales, Goths, sur la terre entassés,
Bientôt dans le néant vous vous engloutissez.
La France survit seule à ce vaste naufrage;
Tout périt, elle reste, et grandit d'âge en âge.
De vingt peuples nouveaux les chefs religieux
Pour le Dieu de Clovis désertent les faux dieux;

L'esclavage est brisé : tous les peuples sont frères ;
La défiance entre eux voit tomber ses barrières ;
Il n'est plus d'étrangers ; plus de sanglans exploits ;
Dieu condamne au sommeil l'ambition des rois.
Sur la raison humaine, enfin la paix se fonde,
Et du règne des lois naît le bonheur du monde.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

POUR LA REPRÉSENTATION.

ACTE I, SCÈNE II, page 2. Au lieu de

Ces obscurs souverains qu'un coin du monde encense.

Dites

Ces maîtres des Romains qu'un, etc.

SCÈNE V, page 18. Au lieu de

Gagnent une relique et perdent des batailles.

Dites

Triomphent dans leur cirque, et perdent des batailles.

(Passer les 4 vers suivans.)

ARDARIC.

Marcomir pourra donc bientôt....

ATTILA.

Je le trompais.

ACTE II, SCÈNE II, page 22. Au lieu de

O Ciel!

Je dois, je veux punir tant d'artifice.

Dites

C'est le devoir d'un roi de punir l'artifice.

Scène V, page 31. Au lieu de

C'était des alliés.

Dites

C'était d'obscurs Alains.

Même Scène, page 32. Au lieu de

Mais Clodion est mort, tu le dois respecter.

Dites

Mais le grand Clodion, tu le dois respecter.

Acte IV, Scène I, page 51. Au lieu de

M'ont rendu leur bassesse à jamais importune.

Dites

M'ont rendu leur faiblesse, etc.

Scène III, page 57. Au lieu de

Les Francs suivent un chef et braveraient un maître.

Dites

Elle règne en ces lieux, où nous la fîmes naître.

Même Scène, page 57. Au lieu de

Qu'un vil usurpateur, etc.

et les dix-neuf vers suivans, dites

MARCOMIR.

Moi, transfuge!

MÉROVÉE.

Toi-même, à qui je vois soumis
Un camp, que foule en paix un ramas d'ennemis ;
Mais nos Francs les vaincront ; et le crime d'Arsenne, etc.

SCÈNE V, page 60. Après les quatre vers supprimés.

Au lieu de

Par vous seuls, il triomphe.

Dites

Notre ennemi triomphe.

Même SCÈNE, page 61. Au lieu de

Mon fils, du moins, mon fils a-t-il su les venger ?
Vous ne répondez point : vous servez l'étranger.
Un Attila! c'est lui, etc.

Dites

Avez-vous défendu ma gloire, mon pays?
Vous ne répondez point : vous les avez trahis!
Et c'est un Attila, etc.

SCÈNE VIII, page 74. Au lieu de

Aimons-la, restons grands avec impunité.

Dites

Aimons-la, restons grands avec sécurité.

FIN DES VARIANTES.

543347